

Les représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVIIe siècle.
Mélanges en l'honneur de Kazimierz Kupisz. Études réunies par
Evelyne Berriot-Salvadore, avec une esquisse bibliographique
par Robert Aulotte

In: Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance. N°44, 1997. pp. 91-93.

Citer ce document / Cite this document :

Bideaux Michel. Les représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVIIe siècle. Mélanges en l'honneur de Kazimierz Kupisz. Études réunies par Evelyne Berriot-Salvadore, avec une esquisse bibliographique par Robert Aulotte. In: Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance. N°44, 1997. pp. 91-93.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhren_0181-6799_1997_num_44_1_2117

COMPTES RENDUS

Les représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVII^e siècle. Mélanges en l'honneur de Kazimierz Kupisz. Études réunies par Evelyne Berriot-Salvadore, avec une esquisse bibliographique par Robert Aulotte, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1995, 286 pages.

En proposant ce volume, E. Berriot-Salvadore et les auteurs des vingt-deux études qu'il comporte ont voulu rendre hommage au long magistère exercé par le professeur K. Kupisz à la chaire de philologie romane de l'Université de Lodz et à sa fécondité pour les échanges franco-polonais ; en le plaçant sous le signe des représentations de l'Autre, ils soulignaient l'un des champs de recherches privilégiés de notre collègue : les œuvres littéraires écrites par des femmes aux XV^e-XVI^e siècles.

Sans doute, en convoquant ces multiples figures de l'Autre (l'individu, le pays, le texte, le temps... et le Même), l'enseigne se montre-t-elle parfois aussi accueillante que le concept lui-même ; mais aucune de ces contributions ne se lit sans profit et c'est bien, pour un recueil de mélanges, une raison suffisante. Le groupement adopté (Au-delà des frontières- A la rencontre de l'altérité- L'Autre féminin) marque, s'il en était besoin, la cohérence du projet. Altérité parfois jouée, quand Herberay des Essarts, le traducteur des *Amadis*, hispanise le nom de son épouse pour la faire entrer dans son « Espagne privée » (Anna Bettoni) ; mais, le plus souvent, révélatrice d'enjeux moins ludiques.

Si Georges Cesbron peut rappeler, à propos des *Voyages de François le Gouz de la Boulaye* (1653) la longue tradition des relations entre Anjou et Pologne, Teresa Jaroszewska analyse l'effort du géographe renaissant Mathias de Miechow (1517) pour faire mieux connaître cette Sarmatie aux contours flous où, depuis l'Antiquité païenne, l'Occident cristallise légendes, fantasmes et représentations systématiques. Les lignes de partage fluctuent au gré des affrontements : à l'heure des guerres de religion, J.-A. de Thou n'a plus, sur le siège de

Malte par les Turcs le regard qui, en 1565, était celui du chroniqueur Pierre Gentil de Vendôme (Luigia Zilli), cependant qu'après Montaigne, les progrès de la tolérance en Europe rendent moins singulières aux yeux des voyageurs les libertés dont jouissaient les Juifs en Italie (Y. Bellenger). Mais Monique Santucci montre qu'il en allait déjà ainsi dès le milieu du XV^e siècle, quand l'anonyme auteur de *l'Histoire de Gillion de Trazegnies* exploitait le topos de la belle sarrasine pour flatter le mirage de puissance orientale des ducs de Bourgogne.

De l'autre au même : par la démarche du *transitus*, G. Budé tourne sa découverte de l'Antiquité païenne au profit de son identité chrétienne (Marie-Madeleine de La Garanderie) tout comme Rabelais, dans son *Quart Livre*, fait servir la compréhension de l'Autre à sa connaissance de soi et de ses propres imperfections (Dorota Szeliga) cependant que, pour Jean Larmat, les images du Nouveau Monde (de différence comme d'identité) ne font que confirmer dans ce texte l'univers manichéen de l'auteur. Voichita-Maria Sasu rappelle, à propos de quelques textes médiévaux, que l'exotisme n'a pas attendu le XVI^e siècle pour pénétrer le roman. Mais il appartient à ce temps, et en premier lieu à Rabelais, de transformer les extravagances culinaires de l'Antiquité en une construction sémiotiquement cohérente où confluent médecine, beaux-arts et rhétorique : une étude de Barbara Bowen, aussi délectable que documentée, manifeste la syntaxe (pour ne rien dire de la *copia* !) de cette « science de gueule » que bientôt Montaigne, renouvelant les mises en garde du *Gorgias*, censurera dans un chapitre de ses *Essais* (I, 51) : les merveilles, qu'elles flattent notre palais ou notre imagination, n'en imposent pas au moraliste, dont la regrettée Kyriaki Christodoulou souligne l'attitude prudente et éclairée devant ce qui excède le témoignage de nos sens et le discours de la science positive.

En un temps où le sang d'autrui sert le propos édifiant des auteurs d'histoires tragiques (Witold Pietrzak), Claude-Gilbert Dubois montre à propos de *l'Île des Hermaphrodites* (1605) comment l'ambiguïté devient moyen d'accès au pouvoir et expression d'un statut psychologique, « l'altérité au miroir » où le narcissisme prend pour fin « non la quête de soi, mais la conquête de l'Autre. Cet Autre qu'on ne saurait voir et qui commande les aberrations de ce Moi, bâti sur l'illusion d'une image au miroir, avec lequel aucun sujet ne saurait se confondre. »

L'Autre féminin : « un être inquiétant, imprévisible et contradictoire » : ces attributs dont Barbara Marczuk reconnaît la présence dans le *Printemps* de Jacques Yver se retrouvent, peu ou prou, dans toutes les images de la femme proposées par des auteurs masculins : qu'il s'agisse des fabliaux dont François Berriot analyse l'ambivalente leçon (exaltation du sexe de la femme selon le naturalisme de Jean de Meung mais aussi angoisse de clerc devant la puissance menaçante de cet Autre séduisant), de Villon que Krystyna Kasprzyk montre oscillant entre dames du temps jadis et disciples de la Belle Haulmière, mais, tout compte fait, moins antiféministe qu'on ne le dit, ou encore de la Dame des Belles cousines qui, dans le *Petit Jehan de Saintré*, finit, quand elle le voit lui échapper, par trahir le gentil chevalier qu'elle avait formé (Roger Dubuis). Les traités d'éducation saisissent rarement le sujet dans son ensemble. Un *Palais des nobles dames*, compilation de Jean du Pré (1534), quand il défend le droit des femmes aux exercices sportifs, convoque les exemples antiques mais tait les *realia* contemporaines (Brenda Dunn-Lardeau) ; G.-A. Pérouse montre qu'en revanche, le docteur Huarte, s'il systématise le discours humoral hérité d'Hippocrate et de Galien, considère l'Autre et le Même selon un unique critère de fonctionnalité : donner à l'Espagne de Philippe II les hommes dont elle a le plus urgent besoin, chacun à sa juste place : « une sorte de totalitarisme qui parfois effraie ».

Reste l'accès à la parole : si la poésie de Pernette du Guillet permet d'entrevoir l'harmonie des sexes dont Louise Labé se fera bientôt la championne dans son *Epistre à mademoiselle Clemence de Bourges lionnoise* (Colette H. Winn), il ne s'exerce, dans les *Contes amoureux* de Jeanne Flore que dans par l'intérim de vacances champêtres les soustrayant temporairement aux lois de la société masculine lyonnaise : Régine Reynolds-Cornell ne voit dans leurs entretiens qu'une « délivrance fictive du réel ».

Michel BIDEAUX